

Séance du 15 mai 2017

Les Chansons des Poilus durant la guerre de 14-18

par Jean-Marie Rouvier

Académie des Sciences et lettres de Montpellier

MOTS-CLÉS

Guerre 14-18, Chansons des poilus, Comiques troupiers, Chansonniers, Poilus, Théâtre aux armées, Vie dans les tranchées.

RÉSUMÉ

Avant d'être des poilus, les soldats, partis au front à la déclaration de guerre le dimanche 2 Août 1914, étaient des jeunes gens ou de jeunes hommes agriculteurs ou ouvriers, le plus souvent versés dans l'infanterie. Dans la France d'avant la guerre la chanson tenait une place essentielle. Elle continuera à occuper une grande place, tout au long de la guerre, évoluant au fil des événements. C'est la tête et le cœur pleins du souvenir des ces chansons apprises par cœur et notées sur de petits carnets, que ces jeunes soldats sont partis pour une guerre qui devait être courte et qui s'est avérée longue et meurtrière. Ce sont ces moments et ses souvenirs alimentés par les chansons de l'époque que nous allons faire revivre.

ECOUTER LA CONFÉRENCE

Ce type de conférence, illustrée d'extraits musicaux, est particulièrement intéressante sous forme audio. Pour l'écouter cliquer ici : [AUDIO](#) (durée 1heure40).

Je vous remercie de m'accueillir, ce jour, pour cette communication. Cette date a du sens, je le préciserai plus tard. Je ne sais dans quel registre elle doit prendre place. Probablement pas celui de l'Histoire avec un grand H majuscule, pour lequel je n'ai aucune compétence, bien que j'ai préalablement informé de mon projet nos éminents confrères historiens, Pierre Barral, Gérard Cholvy et Jules Maurin. Ils m'ont encouragé dans la poursuite de mes réflexions, je les remercie.

Ces réflexions nous conduiront cependant aux marges d'autres sciences humaines, l'anthropologie, quand il sera question des origines des poilus, la psychologie en évoquant leurs sentiments, la sociologie en relisant l'histoire de la chanson française comme marqueur social, mais également la littérature en convoquant, sans le trahir, le grand et incontournable Marcel Proust, car il s'agit, dans cette présentation, d'évoquer l'interaction vivante et constante entre les souvenirs d'un passé proche et l'âme humaine. Nous pourrions également nous intéresser à la philologie en examinant les paroles de certaines chansons dont la construction et l'écriture s'avèrent plus savantes qu'il n'y paraît. Mais je vous rassure, si vous étiez inquiets, mon propos n'est pas d'instruire, mais de divertir.

Alors, si vous voulez bien, restons dans le registre culture générale, faisant une large place au souvenir et à l'émotion. L'écoute d'extraits de chansons anciennes

apportera la touche nostalgique et documentaire. Écoutons ce premier extrait pour la mise en perspective, selon l'expression utilisée aujourd'hui :

(1) "Frou-Frou" par Berthe Sylva

Paroles : Hector Montréal et Henri Blondeau

Musique : Henri Château

*« Frou frou, frou frou par son jupon la femme
Frou frou, frou frou de l'homme trouble l'âme... »*

En France, comme dit le dicton populaire : "Tout commence et tout finit par des chansons". Il dit vrai ce dicton. La chanson est le marqueur d'une époque. Elle s'inscrit dans notre mémoire individuelle et collective. Elle accompagne les événements de la vie, petits ou grands, joyeux ou tristes, voire tragiques. Elle reste gravée dans nos souvenirs et ressurgit, par hasard parfois, de manière inattendue ou à l'occasion de l'évocation de moments de l'Histoire ou de notre histoire personnelle.

Mon propos ce soir est de vous accompagner dans une plongée dans les souvenirs autour de la guerre 14/18. Ils sont longuement et justement évoqués par le récit, les témoignages, l'image, mais assez peu par la musique et moins encore par les chansons. Et pourtant, quelle profusion de textes, de poèmes, parfois célèbres, écrits et chantés durant cette longue période. Toutes étaient connues et ancrées dans les mémoires, bien avant la déclaration de guerre, d'autres ont été écrites et chantées au fil des jours, des événements ou des circonstances durant cette période. Mais toutes ont accompagné les soldats partis au front.

Pour mieux comprendre la place si particulière des chansons, il convient de mettre un peu d'ordre dans la présentation. Je vous propose de présenter mon propos en deux parties bien distinctes :

– La 1^o partie "Avant la guerre" nous permettra de situer l'importance, la diversité de la chanson, de son répertoire et de ses interprètes.

– La 2^o partie "Sur le front" nous fera vivre la place de la chanson dans le quotidien de la vie des soldats au fil des jours et des événements de la guerre.

1. La place de la chanson en France avant la Grande Guerre

Avant la Grande Guerre, la chanson, la chansonnette comme l'on disait à l'époque, occupait une grande place dans notre pays. On peut dire que tout le monde chantait et qu'on chantait partout. Les jeunes, les moins jeunes et même les vieux se retrouvaient pour passer un moment ensemble, après la journée de travail ou le dimanche après-midi, pour boire, échanger et rire. La chanson trouvait toujours sa place.

1.1. Où chantait-on ?

Dans les campagnes, on chantait des airs traditionnels, lors des fêtes civiles, religieuses ou agricoles. On chantait dans les banquets d'associations au son d'harmonie ou de fanfares bigophoniques. On chantait dans les bistros, les cafés, les troquets. Chaque petit village avait le sien. On chantait dans les goguettes où se produisaient les chansonniers, depuis longtemps déjà. Ces chansonniers qui poussaient la chansonnette avaient la voix, le talent scénique et un répertoire. Il se créait dans ces

goguettes un nombre considérable de chansons. Plus de 12 000 chansons étaient écrites chaque année. On chantait dans les bals populaires, où les orchestres reprenaient tout le répertoire des chansons en vogue, traditionnelles, rythmées ou mélancoliques. On chantait dans la rue, où les chanteurs, s'accompagnant parfois sur un limonaire, allaient de villages en villages, distribuant pour quelques pièces de monnaie les paroles sur des feuilles volantes. On chantait dans les chorales d'ouvriers ou de syndicalistes. Le répertoire changeait alors de registre. Il était plus engagé, voire revendicatif. On chantait dans les caf'conc', sur les scènes de théâtre ou de music-hall, comme l'*Alhambra* ou l'*Athénée*. C'est dans ces lieux que se produisaient les vedettes de l'époque et notamment les comiques troupiers.

C'est dans cette ambiance de joie, de légèreté, d'amusement quelques fois un peu lourd et gras que vivait la jeunesse, hommes et femmes réunis. Dans cette ambiance musicale, c'est une sociabilité qui a pris racine partout. Chacun avait ses chansons, son carnet de chansons et il les connaissait par cœur. Le répertoire était riche et diversifié. Les chansons étaient reprises dans la presse quotidienne, notamment parisienne, qui bénéficiait d'un tirage énorme. *Le Petit Journal* tirait à près d'un million d'exemplaires et le *Petit parisien*, prenant le relais, à plus de deux millions.

Les chansons parlaient de tout ou presque : événements de l'actualité, inventions, modes, personnalité, tout ce qui faisait la vie quotidienne et les sentiments aussi. Elles constituaient un marqueur d'une époque.

Claude Ribouillault, collecteur d'instruments et de chansons de soldats a écrit : « *On le voit, la France de 1914 n'est pas un pays de bouseux qui dansent la bourrée. ... Le brassage et l'échange culturel, qui ne vont que dans le sens des villes vers les campagnes, sont encore accélérés par une longue conscription. À l'époque, le service militaire dure jusqu'à sept ans et il efface pas mal des particularismes régionaux. De plus, il n'est alors pas bien vu de revendiquer sa région ; on combat sous le même drapeau et la langue commune peu à peu adoptée par les poilus sera l'argot parisien, celui de Montmartre et de Belleville. C'est une langue de marlous qui correspond bien à la société de petits mecs qu'est l'armée française de 1914* ».

1.2. Que chantait-on ?

On chantait :

- Les grandes valse populaires et les tangos alors à la mode : "*Le plus beau des tangos*" (Alibert), "*Le cœur de Ninon*", "*Frou-frou*", "*La java bleue*".
- Les grandes romances, les mélodies, les berceuses et les chansons d'amour.

Une grande partie du répertoire des chansons de l'époque depuis la fin du XIX^e jusqu'à la guerre et même au-delà portait sur le registre de l'amitié et de l'amour. Vincent Scotto, l'auteur de : "*Sous les ponts de Paris*", "*Le plus beau des tangos*", s'est illustré dans le genre. Il a composé plus de quatre mille chansons. Une centaine est restée dans le répertoire et l'histoire de la chanson populaire. Parmi les plus célèbres : "*Vous êtes si jolie*", "*Je sais que vous êtes jolies*", "*Les petits pavés*", "*Femmes que vous êtes jolies*", "*Ferme tes jolis yeux*".

1.3. Qui étaient les grandes vedettes ?

Les comiques troupiers : il s'agit là de quelque chose de très original, d'unique, qui a marqué et séduit le public par son caractère spontané, jovial, caricatural aussi, bon enfant, excessif parfois, ambigu, assez trivial, mais le plus souvent drôle. L'expression "*comique troupier*" faisait référence bien sûr à l'homme de troupe, le soldat de deuxième classe. Il portait sur scène le costume typique du soldat : képi,

pattes de collet et pantalon rouge garance, capote en laine gris de fer bleuté à martingale, jambières et brodequins en cuir, le fusil lebel avec sa baïonnette et sa réserve de munitions. Le comique troupier devint le genre à la mode pour les artistes de café-concert. Le premier d'entre eux fut Éloi Ouvrard, qui se fit remarquer autour de 1876-1877, le créateur du genre avant la Première Guerre mondiale qui s'éteignit peu à peu.

Une présentation succincte des plus importants parmi eux avec quelques illustrations sonores s'impose :

Dans la famille Ouvrard :

– Eloi, le père, déjà cité, l'inventeur du genre créa la première chanson absurde au titre significatif "*L'invalidé à la tête de bois*" :

Son succès et son influence furent énormes et sur les 800 (et plus) chansons qu'il créa, il suffit de se rappeler quelques titres : "*La dent de sagesse*" "*Le Bi du Bout du Banc*", "*La fille du Rémouleur*"...

– Gaston, le fils, immortalisa le genre avec des chansons qui font désormais partie du patrimoine. Elles étaient écrites dans un style original jouant sur la virtuosité et la précision de la diction, les jeux de mots et le comique de répétition de mots en cascade. Peut-être, ce style a-t-il inspiré au milieu des années 1960 le chanteur piscénois Boby Lapointe. Vous connaissez celle-ci : "*Ma tatie m'a quitté*".

Gaston Ouvrard s'engagea en Août 14 comme soldat et servit dans un régiment de Dragons. Démobilisé en décembre 18, il reçut la croix de guerre. Il eut l'idée de se présenter sur scène avec le costume de troupier poussé jusqu'à la caricature. Petit, maigre, les oreilles décollées, il portait un Képi trop grand sur la tête qui lui retombait sur les épaules, provoquant l'hilarité de public. Après la guerre, il adopta le smoking jusqu'à la fin de sa vie. Il fit du cinéma lorsqu'il arrêta la scène. Il mourut à 91 ans. Parmi ses principaux succès : "*Mes tics*", "*La fille du remouleur*", "*Rien qu'un doigt*", un brin grivois. Et surtout :

(2) "Je ne suis pas bien portant" chanté par Gaston Ouvrard

Paroles : Géo Koger

Musique de Vincent Scotto et Gaston Ouvrard

*« Depuis que je suis militaire
C'n'est pas rigolo... entre nous
Je suis d'une santé précaire... »*

Bach : auteur et acteur, il interpréta les grands succès du répertoire et devint célèbre à partir de 1914. Il a immortalisé quelques chansons pleines d'humour, alertes et parfois gaillardes. Petit, le corps enfoncé dans un uniforme trop grand, la barbe rare, avec une voix mince, aigrette, Bach, au rire communicatif, avait ce don unique des grands comiques : celui de paraître moins intelligent que le moins intelligent de ses auditeurs. Il créa sur scène le personnage de *Tourlourou* et interpréta "*Quand Madelon*", sans succès alors. Il l'a reprise sur le front, en 1916. Les poilus l'adoptèrent immédiatement. En quelques mois, elle devint la chanson mascotte du poilu.

Je vous propose la plus connue de son répertoire :

(3) "Avec l'ami Bidasse" chanté par Bach

Paroles : Louis Bousquet

Musiques : Henri Mailfrait

« Avec l'ami Bidasse
On ne se quitte jamais,
Attendu qu'on est
Tous deux natifs d'Arras-se,
Chef-lieu du Pas de Calais... »

Rendons justice à Charlus qui chanta de beaux succès : "La bonne du curé" "J'sais pas", "La japonaise", "Le chat noir" (A. Bruant), "Viens poupoule". Il écrivit ses mémoires sous le titre "J'ai chanté".

Georgel, autre comique troupier avec sa coiffure à houppette et le muguet à la boutonnière. Il chanta surtout les chansons de Vincent Scotto, notamment : "Sous les ponts de Paris" et "Le dernier tango".

Paulus, créateur de "En revenant de la revue", hymne du boulangisme.

Polin, chanteur de café-concert. Pendant la Grande Guerre il chanta dans les hôpitaux.

Georges Dranem mérite une mention spéciale, et mériterait qu'un linguiste s'intéressât de plus près à ses textes (je me tourne vers notre confrère spécialiste, le Recteur Nique). Il commença une carrière de chanteur de caf'conc' en écoutant les comiques troupiers. Durant la guerre, il se produisit dans les camps de soldats et dans les hôpitaux. Il adopta un déguisement original et ridicule : petite veste étriquée, un énorme nœud de cravate rose, pantalon trop large et trop court, jaune rayé de vert, énormes godasses sans lacets et petit chapeau bizarre, joues et nez maquillés de rouge. Ainsi affublé, il traversait la scène en courant, la démarche mal assurée, hilare, s'arrêtait devant le trou du souffleur et chantait les yeux fermés, qu'il n'ouvrait que pour simuler la frayeur de débiter pareilles incongruités. Il déclenchait un triomphe. Le genre Dranem était né. Désormais, il s'autorisait tout. Tout Paris se rendait à ses "scies", ainsi appelées en raison de la forme de répétition obsédant des paroles. Les répétitions des mêmes termes couplées à des associations d'idées loufoques, contribuaient à la mémorisation facile et suscitaient spontanément le rire. Pour exemple, le refrain de « Pétronille, tu sens la menthe ». Je cite : « Pétronille tu sens la menthe / Tu sens la pastille de menthe / Tu sens la menthe pastillée / Entortillée dans du papier / Papier, papier, papier mâché ». ...

Il pratiqua avec science l'art de la chanson dite «idiote» qui reposait sur des jeux de mots simples, tels que des calembours, parfois des jeux sonores où les mots se répondaient en échos, assonances ou allitérations. Mais ces contraintes stylistiques devaient demeurer efficaces et ne jamais entraver le son but principal : faire rire. On peut ne pas aimer du tout. Je vous propose de vous faire une idée avec cette "scie" là ! :

(4) "La jambe en bois" chanté par Dranem

Paroles : Maubou et Phébus

Musique : Emile Spencer

« Elle s'appelait Suzanne
Elle avait de beaux yeux
Un profil de sultane... »

Georgius : artiste touche-à-tout, auteur de nombreuses chansons à succès, il fut un véritable phénomène du music-hall pendant l'entre-deux-guerres, mais interdit de

scène pour Collaboration sous l'Occupation, il devint après-guerre scénariste et écrivain sous le pseudonyme de Jo Barnais.

C'est en 1912 qu'il entama véritablement sa carrière de chansonnier. Il triompha sur les plus grandes scènes des music-halls en apparaissant dans une tenue impeccable, rompant avec la tradition bien établie par ses camarades vêtus d'accoutrements ridicules et outranciers. Il opta pour la sobriété : costume et fleur à la boutonnière, prototype du parfait gentleman. Il fut rapidement surnommé « l'Amuseur public n°1 » tant sa sagacité intellectuelle, sa vivacité physique, sa formidable présence sur scène étaient au service du divertissement. Il électrisait les foules. Comme Dranem, il pratiquait la répétition obsédante par exemple dans "Au lycée Papillon". Écrit en langage savant, voici ce que j'ai lu sur l'explication de cette syntaxe. Je cite : « *Les répétitions de syntagmes simples, couplées aux reduplications de syllabes, elles-mêmes renforcées par le jeu de réseaux sonores similaires, rendent, une fois associées à une sémantique peu complexe, le refrain quasi-immédiatement mémorisable (« On n'est pas des imbéciles / On a mêm' de l'instruction / Au lycée Pa-pa / Au lycée Pa-pi / Au lycée Papillon ».* Écoutez ce court extrait, vous le connaissez par cœur, j'en suis sûr :

(5) "Au Lycée Papillon", chanté par Georgius

Paroles : Georgius

Musique : M. Juel

*« On n'est pas des imbéciles
On a mêm' de l'instruction
Au lycée Pa-pa...
Au lycée Pa-pil... »*

Je cite pour mémoire deux grands noms du music-hall, sans m'attarder sur leur carrière :

Henri Fragson, dont la fin fut tragique (son père, 80 ans, l'accueille chez lui, au 56 rue Lafayette à Paris d'un coup de revolver. Il meurt sur le coup. Il aura des funérailles à l'égal de celle de Victor Hugo.)

Mayol qui obtint la gloire avec des succès immortels dont le célèbre "Viens, Poupoule !". Au cours de la guerre 14-18, il s'occupa de la vente d'emprunts, chanta pour les troupes, s'engagea auprès des réfugiés... À partir de la fin des années vingt, il se retira de plus en plus en son Clos Mayol. On ne le vit plus.

Dans tout ce répertoire si divers des chansonnettes d'avant guerre, Il y avait aussi des chansons réalistes, très en vogue à cette époque, des chansonnettes sentimentales, mélodramatiques qui faisaient pleurer les femmes dans les chaumières : "La légende des flots bleus", "Maman est si jolie", "Ma môme", "Adieu la môme"...

Il ne faut pas oublier les chansons anarchistes, antimilitaristes, celles de Monthéus, socialo-libertaire à la production abondante.

Il faut également évoquer les chansons patriotiques. Elles constituent un pan essentiel et important du répertoire des chansons d'avant-guerre. On y retrouve d'abord les chansons qui reprennent le thème de la revanche de la guerre de 1870, qui ont adopté la forme de la marche militaire, décidées et entraînantes : "Allemagne au-dessous de tout" (Mayol), "Quand Madelon", "Marche Lorraine", "Le régiment de Sambre et Meuse". Parmi les plus célèbres, "Le Clairon", écrite par Paul Déroulède en 1872, ancien combattant de 1870, nationaliste, militariste, mort en 1914.

Bérard a composé beaucoup de chansons patriotiques ; Il avait le coffre pour cela: "*Chargez !*", "*Verdun on ne passe pas !*", "*Qui a gagné la guerre ?*" ...

Un chanteur s'est imposé avec un titre très populaire : Paulus : "*En revenant de la revue*".

Une chanson de Fragson en 1913 va symboliser l'engagement patriotique du conscrit : "*En avant les p'tits gars*".

On ne peut toutes les citer.

1.4. Qui étaient les poilus avant la guerre de 14-18 ?

Que signifie le terme de "*poilu*" ? Le surnom de "poilu" n'a été donné qu'aux soldats français de la guerre 14-18. Ce mot "poilu" faisait partie de l'argot et désignait une personne courageuse, virile. Référence aux poils et la barbe qu'ils laissaient pousser ? Les soldats entre eux ne l'utilisaient pas et sur le front, ils s'appelaient "*les hommes*". Les journaux qui transmettaient les informations sur la guerre et le front faisaient l'objet d'une stricte censure de la part des ministères et de l'armée et le mot de "poilu" n'était jamais utilisé.

Avant d'être des soldats envoyés à la guerre, les jeunes gens étaient des civils, travailleurs dans les villes ou dans les champs, fils des campagnes ou enfants des villes, ayant tous passé "*le Conseil de révision*" et déclarés "bons pour le service". Avec les jeunes de la même "classe d'âge", de la "*classe*", selon l'expression communément utilisée à l'époque, ils sont partis faire le service militaire (5 ans, puis 3 ans) au fur et à mesure de l'appel. Dans nos régions c'était beaucoup de ruraux, fils d'agriculteurs, de viticulteurs surtout. Ils ont été quasiment tous versés dans l'infanterie. Au front, ils seront en première ligne dans les combats. Ce sont eux qui paieront le tribut le plus lourd et serviront comme on le dira plus tard, sans ménagement, de "chair à canon".

Telle était la France qui s'arrêta de vivre le 2 Août 1914, jour de déclaration de la guerre contre l'Allemagne.

Ce sera le thème de la deuxième partie de cet exposé

2. sur le front : Que chantaient les poilus pendant la grande guerre ?

2.1. L'entrée en guerre

En ce dimanche 2 août 1914, les cloches de tout le pays font retentir le tocsin pour annoncer l'appel à la mobilisation générale. Tout un peuple réalisa que désormais c'était l'heure de la guerre contre l'ennemi désigné : l'Allemagne. Cette guerre devait être courte, disait-on, et permettre à la France de venger la défaite de 1870 et de retrouver l'Alsace et la Lorraine annexées par les Allemands. Lorsque les jeunes appelés et les réservistes (de 20 à 48 ans) partirent rejoindre leur régiment, ils avaient en tête les chansons de leur jeunesse. Mais à cet instant, leur tête n'était pas dans le souvenir des chansonnettes. Au mieux, ils obéissaient et faisaient leur devoir.

Pour certains, dans la Nation, on aimait croire qu'ils portaient la "fleur au fusil". Pour accompagner le départ au front, quelques chants patriotiques étaient repris par la Nation entière, "ceux de l'arrière" selon l'expression qui sera reprise toute la guerre. Avant de monter dans les trains qui les conduisirent sur la ligne de front, les comités d'accueil distribuaient des fleurs et tout le monde entonnait ces chants de départ connus de tous : "*La marche Lorraine*", "*On ira reprendre notre linge sur la ligne Siegfried*". L'imaginaire collectif et la propagande qui ont sévi dès le premier instant de la déclaration de guerre, embellirent ces moments ainsi que les sentiments

que pouvaient ressentir les soldats enrôlés, en peignant la fierté et l'honneur d'en découdre avec l'ennemi sur des visages souriants, avec des yeux brillants et le regard sans peur de soldats patriotes et fiers. Image de cartes postales.

Pour la plupart, ce fut la consternation, les regards mouillés des femmes qui pleuraient, des enfants qui s'accrochaient désespérément à leurs longues jupes et des vieux au regard triste et hagard qui se signaient. Et puis, on était au mois d'août, pour la plupart, les soldats appelés, surtout dans nos régions de viticulture, étaient des paysans, des fils de paysans, des travailleurs de la vigne ou des champs. Or, la récolte murissait sur les ceps de vigne. Tout était à faire. Ce sont les femmes qui rentrèrent la récolte.

À partir de cet instant, un monde s'écroula, une période tragique allait s'ouvrir dont personne n'avait pris la mesure, ni soupçonné l'ampleur du malheur.

L'ordre de mobilisation générale fut suivi d'un silence inquiet : l'état de siège interdisait toute activité nocturne éclairée et tout attroupement. Les théâtres furent fermés. Mais les spectacles reprirent assez vite, à l'automne 1914, après une négociation lancée par les syndicats de techniciens au chômage forcé.

Désormais, la censure ne laissa rien échapper de la communication. Il fallait présenter un front patriotique d'Union Nationale et d'une France victorieuse. Même les chansons étaient commanditées pour entraîner le soldat, le poilu, vers le combat, vers l'assaut et vers la mort. La censure tomba, comme une chape de plomb, en ce jour d'août 1914 et ne sera levée qu'en octobre 1919. Tout était surveillé, contrôlé, au front, dans les garnisons et à l'arrière pour un seul objectif, tenir et vaincre. La chanson, média universel dans la France de 1914 devint un front moral de la guerre.

Quand ils se furent retrouvés sur le front, la réalité allait s'imposer dans sa cruauté et sa dureté. La guerre ce ne fut pas une partie de plaisir. La vie dans les tranchées devint vite un cauchemar, pas loin de l'enfer. Les poilus manquèrent de tout : nourriture, hygiène, et la compagnie des femmes. Ce n'était pas rien. Le front c'était l'enfer. La relève tous les sept jours n'amenait que des instants de répit. La peur, la solitude, l'obéissance, le combat furent le quotidien du soldat. Il n'est pas sûr que dans ces moments, les poilus aient eu envie de chanter les chants patriotiques que la Nation, dans son organisation de propagande, avait commandés aux chansonniers, aux compositeurs.

2.2. Comment les soldats vivaient-ils dans les tranchées ?

Vous savez tous tout cela. Nous sommes dans le souvenir, permettez-moi de l'évoquer une fois encore devant vous.

La tranchée, était le lieu où le soldat passait le plus de temps. C'était des chemins de bataille creusés dans la terre dans le but de protéger les troupes contre les attaques ennemies. Il combattait, mais il passait la plupart de son temps à y dormir, y manger, boire (le vin fut tellement important durant toute cette longue période...) et s'y distraire. La vie dans les tranchées a souvent été horriblement dure : le danger était permanent, le froid en hiver, les rats, les poux, les odeurs nauséabondes, l'absence presque totale d'hygiène et le ravitaillement mal assuré. La pluie et la boue ont été de grands ennemis pour les soldats. Le plus terrible était la relève qu'il vivait comme un véritable supplice malgré les moments de temps libres. Elle se faisait généralement de nuit. Sa périodicité n'était pas fixée strictement.

La faim, la soif et le besoin de sommeil dominaient la vie quotidienne des hommes des tranchées. Le manque permanent de sommeil était une obsession. Les soldats dormaient dans des casemates, souvent protégés sous d'importantes masses de terre. Elles étaient parfois décorées, mais l'atmosphère y était souvent humide et

insalubre. Dans les zones de combat, les hommes n'avaient pas le temps d'organiser leur tranchée. Les hommes préféraient dormir par terre dans la nature, plutôt que sur les paillasses des casernes qui exhalaient des mauvaises odeurs. Il était difficile de dormir dans le tonnerre des obus et l'appréhension de la mort. Ils avaient peur, beaucoup parlaient ou criaient durant leur sommeil. Les rats venaient manger la nourriture, et les poux et les parasites étaient un véritable fléau. Il s'ensuivait un état indescriptible de tension nerveuse. Ce qui a permis de supporter les années d'une vie "qui n'en était pas une", c'était l'immense et permanente faculté d'adaptation de ces hommes. Joseph Delteil écrivait dans *"Les Poilus"* : « *Les tranchées, c'est l'affaire des remueurs de terre, c'est affaire de paysans* ».

Pour honorer le courage sans faille des soldats, une loi du 8 avril 1915, institua la *croix de guerre*. Cet événement fut célébré par de nombreuses chansons dédiées à cette magnifique distinction.

Et puis venait l'attente du courrier, ces bouffées d'air familial qui reliaient les soldats à leur femme, leur sœur, leur mère et leurs enfants, « cet espace à soi » où se vivait en continu l'intimité familiale. Cette expérience d'échange de mots participait d'une nécessité pour maintenir la vie. Et les colis de nourriture qui était souvent partagés entre copains de galère. Ce sont des millions de correspondances qui circulaient chaque jour, cinq milliards durant toute la guerre. Le vaguemestre, ce facteur soldat sans arme, tous les jours sur le front, était le meilleur ami du soldat. Il mériterait un hommage plus vibrant.

(6) "Maman attend le facteur" chanté par le chœur de Radio-France.

Paroles : Mac-Brès

Musique : B. Gaby

« *Car tout là-bas elle aperçoit
Celui qui réjouit son cœur
Ma Maman attend le facteur...* »

La tranchée a été le symbole de l'horreur de la guerre, mais aussi du courage exceptionnel des soldats qui l'ont faite. Malgré les mauvaises conditions de vie, ils ont su s'adapter et résister. On pourrait même croire que ce n'était pas tant la misère. Mais comment les femmes et les enfants vivaient-ils cette guerre hors des tranchées ? Une chanson célèbre cette mémoire :

(7) "Dans les tranchées de Lagny" chanté par Francis Lemarque

Paroles : anonyme

Musique : air de "Sous les ponts de Paris" de J. Rodor et Vincent Scotto

« *En face d'une rivière
Du côté de Lagny...* »

Dans ces moments de détresse, une profonde nostalgie pouvait envahir le cœur de ces poilus qui retrouvaient alors au fond de leur souvenir les mélodies fredonnées jadis par leur maman, ainsi cette jolie berceuse:

(8) "Ferme tes jolis yeux" chanté par Berthe Sylva et Fred Gouin

Paroles : René de Buxeil

Musique : Camille Robert

*« Ferme tes jolis yeux
Car les heures sont brèves
Au pays merveilleux
Au beau pays du rêve... »*

Au front, sur les premières lignes, l'inquiétude de l'attaque à venir, le fracas des obus n'incitaient pas à chanter. Mais sur les lignes arrière, au moment de la relève, les soldats passaient le temps et se distrayaient en chanson. On chantait les airs célèbres que l'on avait emmagasinés dans sa mémoire. On chantait les chansons traditionnelles. On chantait aussi les chansons que certains écrivaient sur des airs connus, qui étaient recopiées à la main dans les cahiers de chansons, diffusées sur des feuillets imprimés sur les presses de tranchée. Ces chansons évoquaient la vie quotidienne du soldat. On disait sa peine, on évacuait sa peur, mais on riait aussi. C'était autant une forme d'hygiène mentale, qu'un délassement. Elles célébraient tout ce qui touchait à la guerre, les régiments comme les armes, Rosalie, la baïonnette ou le canon soixante-quinze. Les services de l'armée passaient commande en plein conflit (1915) aux chansonniers pour écrire des chansons patriotiques qui devaient remonter le moral des troupes, plus de 12 000 manuscrits furent reçus. Les archives à l'occasion de la commémoration de la guerre ont réuni ces documents.

Omniprésent et donc stratégique, le divertissement du poilu a fait l'objet de soins attentifs de l'administration militaire. Ainsi était organisé le théâtre aux armées, là où les soldats se reposaient. Des spectacles furent offerts sur des scènes bricolées mais réalistes, avec des chansonniers, certains célèbres, comme Théodore Botrel, le barde breton, Dranem, Bach ou Paulin qui venaient chanter pour les pioupiou. Pendant ce temps, les soldats oubliaient tout. Ces spectacles faisaient l'objet de soins très attentifs de la part de l'État-major qui n'oubliait jamais que la chanson était une « arme » propre à galvaniser les troupes, à raviver l'esprit patriote. Il savait mêler les marches militaires, les comiques troupiers et les chansons patriotiques. Les poilus n'appréciaient pas toujours qu'on leur cassât la tête avec certaines chansons ou trop de marches. Et le message ne passait pas toujours bien. Témoin cet extrait du *Feu* d'Henri Barbusse, paru en 1916 : « *Quand les musiques militaires que nous détestions comme des embusqués reçurent l'ordre de nous distraire officiellement et de nous remonter le moral au cantonnement, elles furent systématiquement boycottées. Le soldat fit la grève perlée. On dut, dans certains régiments, l'obliger à la présence, ce qui allait à l'encontre des désirs du commandement. Et pourtant, on jouait La Madelon !* »

Ah La Madelon ! Arrêtons-nous quelques instants sur cette chanson : "Quand Madelon", véritable phénomène culturel qui a tenu une place essentielle durant toute la guerre de 14-18.

C'était en 1915, un soir, dans les Vosges, près de Raon-l'Étape, le «tourlourou» Bach, dans son style comique troupier, avait épuisé tout son répertoire. Il entama cette chanson "Quand Madelon", écrite par Louis Bousquet en 1913. Ce soir-là, ce fut un triomphe. La Madelon répondit à une attente, rapidement elle allait se répandre le long de la ligne de front, et devenir un hymne militaire, le symbole de la guerre des tranchées. La Madelon incarnait une figure à la fois désirable et tutélaire,

prodigue d'ivresse et de bons soins, amie de chacun et mère de tous, une sorte de Marianne des soldats. Si l'on regarde avec un peu plus d'attention, au-delà du côté joyeux, enlevé et léger, en apparence, derrière cette chanson c'était une toute autre réalité qui se dévoilait. Mobilisés sous les drapeaux dès 20 ans, des millions de jeunes français, célibataires ou mariés, de tous âges, se retrouvaient coupés de leur milieu social dans un univers exclusivement masculin. L'ambiance générale, le décor de cette chanson, une France rurale et provinciale, le vin et une sociabilité masculine de taverne, permettaient de comprendre la ténacité de l'armée française et le courage des poilus durant la Première Guerre mondiale. Écoutons, avec attention et respect, ce court extrait :

(9) "La Madelon 1914" chanté par Bach

Paroles : Louis Bousquet

Musique : Camille Robert

*« Quand Madelon vient nous servir à boire
Sous la tonnelle on frôle son jupon... »*

Dans un raccourci rapide, parfois incertain et bien sûr incomplet, au plan historique, je voudrais essayer de ponctuer le déroulement de ces années de guerre par le souvenir et l'évocation sonore de quelques chansons marquantes.

2.3. Au fil des ans

Août 1914

Les premiers jours de guerre furent d'une violence extrême. Attaques et contre attaques. Les morts par milliers jonchent le sol. Les victoires rares furent célébrées et chantées : *L'Yser*

Mais aussi les combats tragiques : "*Au Bois-le-Prêtre*".

1915. Ce fut la guerre de position.

Après une offensive en Artois déclenchée par Joffre, puis le 25 septembre en Champagne qui échoua, mais laissa des pertes énormes, les armées se réfugièrent dans une guerre de position, la guerre des tranchées, suivie d'attaques de deux côtés du "*no man's land*". On ne chanta plus des chansons de conquête, mais d'encouragement à faire barrage à l'ennemi : "*1915 ...on les aura !*", "*Vers la victoire*" dont voici un couplet :

*« Marchons gaiement vers la victoire
Et s'il le faut pour notre gloire.
Debout blessés ! Debout les morts ».*

1916. Ce fut la guerre d'usure.

Le 21 février, les Allemands lancèrent une grande offensive sur un secteur calme du front : Verdun. Mais le site avait une valeur symbolique pour les Français qui allaient le défendre farouchement. Le massacre fut épouvantable. Les soldats restèrent plus de quinze jours sans se laver. Ils vécurent au milieu des morts, la peur au ventre. Ils se serraient les uns contre les autres pour sortir des tranchées et monter à l'assaut. La guerre dura jusqu'au mois de Novembre. Verdun fut l'incarnation suprême de la guerre. Des chansons patriotiques s'élevèrent pour célébrer le courage des poilus : le

chansonnier Marcelly clamait, haut et fort, sur un air de *Marseillaise* : « *Ils ne passeront pas, on les aura !* ». Bérard de sa voix puissante criait son appel héroïque à la résistance qui a ému la France entière : « *Verdun !... on ne passe pas* ». D'autres titres : "*Vous n'aurez pas Verdun*", "*Sur la Somme, on ne passe pas*".

Une autre chanson patriotique, évoquant un sujet tabou, le manque de femmes, grivoise en apparence, bouleversante en réalité, devint l'hymne des poilus pendant cette période très dure : "*Le cri du poilu*", paroles et musique de Vincent Scotto et chantée par Nine Pinson. Écoutons-la :

(10) "*Le cri du poilu*" chanté par Nine Pinson
Paroles et Musique : Vincent Scotto

« *V'là plus d'une année
Que dans les tranchées
Nos petits soldats, ...* »

Fin décembre 1916, le général Joffre à qui l'on reprocha de ne pas avoir réussi à percer les lignes allemandes fut limogé. Il fut remplacé par le général Nivelle.

1917. *Le Chemin des dames.*

L'offensive a été lancée le 7 avril sur le Chemin des Dames. Ce fut un échec cinglant, car la préparation de l'artillerie avait été insuffisante. L'offensive fut relancée le 5 mai. En un mois 140 000 hommes furent anéantis. Devant une telle boucherie et l'incompétence du général Nivelle commandant en chef des armées, accusé d'envoyer sans aucun scrupule ses troupes se faire tuer, ce furent les premières mutineries. Un courant contestataire se fit jour parmi les poilus.

Le 15 mai 1917 : (Voilà cent ans jour pour jour !) le Général Pétain prit le commandement des armées et conduira les troupes alliés à la victoire pour épargner Verdun. Verdun devient le symbole de la guerre de 14/18. Cette bataille coûta la vie à plus de 900 000 hommes de chaque côté.

Des chansons contestataires écrites dans l'anonymat dénoncèrent les massacres inutiles :

(11) "*Non, non, plus de combats !*" chanté par le Chœur Corou de Berra
Paroles : anonyme
Musique : air de "*Gloire au XVII^e*", chanson de Monthéus

« *Mais voilà qu'on nous parle de guerre
Sous le joug venu du genre humain...* »

Chanson anonyme écrite dans les tranchées, datant de 1917, au moment des mutineries. Elle se chantait sur l'air de "*Gloire au 17^e*", chanson antimilitariste de Monthéus sur le régiment d'infanterie qui refusa de tirer sur les vigneronns révoltés en 1907.

Une chanson plus que toute autre allait symboliser cette contestation "*La chanson de Craonne*". Au départ, c'était un texte anonyme qui détournait la musique

d'une ritournelle romantique d'avant-guerre. Aussitôt écrite, aussitôt apprise, la chanson se diffusa oralement, de manière clandestine, changeant de nom à plusieurs reprises, évoquant tour à tour les poilus du plateau de Champagne, fin 1915, puis ceux de Verdun, en 1916, enfin Craonne, village de l'Aisne proche du plateau du Chemin des Dames, où son célèbre refrain fut définitivement associé aux mutins d'avril 1917. En raison de ses paroles jugées défaitistes et incitant à la mutinerie, elle fut rapidement interdite par le commandement militaire. Ceux qui seraient pris en train de la chanter ou d'afficher le texte sur leur tenue passeraient au peloton d'exécution.

(12) "La chanson de Craonne" chanté par Marc Ogeret

Paroles : anonyme

Musique : air de "Bisou d'amour", valse de Charles Sablon

« *Quand au bout d'huit jours, le r'pos terminé,
On va r'prendre les tranchées,...* »

Le 6 avril 1917, le Président Wilson lut devant le Congrès son "*message de guerre*". Ce fut l'entrée en guerre des Américains, effective en mai 1918 (deux millions d'hommes engagés).

Une chanson vint saluer l'arrivée dans les combats de ce nouvel allié à un moment décisif : "*Vive l'Oncle Sam*". Avec eux, les Américains apportèrent leur musique, le jazz, et plus tard la "*Revue Nègre*" avec Joséphine Baker qui allait bouleverser la culture musicale en Occident.

1918. Le combat jusqu'à la victoire finale

Le 21 mars : dernières offensives allemandes. Contre-attaque des alliés. Les offensives et contre-offensives se succédèrent. Le 18 juillet, les Français remportèrent la deuxième bataille de la Marne. La guerre gagnée par les Alliés s'acheva sur un bilan terrible : plus de 17 millions de tués, militaires et civils confondus.

Le 11 novembre : l'Armistice était signée à Rethondes dans le wagon du Maréchal Foch. Les cloches retentirent à toute volée dans la France entière pour marquer la victoire qui fut célébrée avec solennité par le grand défilé du 14 juillet 1919 sur les Champs Elysées.

Lucien Boyer composa "*La Madelon de la Victoire*". Toute la nation chanta cette chanson. Tout le monde copia le texte sur son carnet ou sur des feuilles d'écoliers. Pour ce beau fait de patriotisme, Boyer fut décoré de la Légion d'honneur en 1920.

(13) "La Madelon de la Victoire." chanté par Marcelly

Paroles et Musique : Lucien Boyer et Charles Borel-Clerc

« *Madelon, emplis mon verre,
Et chante avec les poilus
Nous avons gagné la guerre,
Hein, crois-tu qu'on les a eus !* »

Viendra le temps où l'on réglera les comptes avec les vainqueurs de la guerre. Qui étaient-ils ? Une chanson allait rendre hommage aux poilus.

(14) "Qui a gagné la Guerre ?" chanté par Bérard

Paroles : Charles-Louis Potier

Musique : Charles Borel-Clerc

*« C'est une question qui devient populaire
On entend partout sur des tons différents :
Quel est donc celui qui gagna cette guerre
Dont le monde souffrait depuis longtemps ? ... »*

Ici s'achève notre parcours de la guerre en chanson.

Je voudrais terminer mon propos, si vous m'y autorisez, sur une note plus personnelle. J'ai découvert cette jolie berceuse "*Ferme tes jolis yeux*", chantée par maman, au soir de sa longue vie, alors qu'elle ne parlait plus depuis longtemps, nos mains seules exprimaient nos sentiments. Elle entonna ce refrain d'une voix douce, venue de nulle part. Elle poursuivit le couplet, puis la voix s'est éteinte et le silence est retombé. Nous avons poursuivi nos échanges silencieux. J'étais bouleversé. Pour moi ce fut le déclic qui m'a conduit par des chemins mystérieux jusqu'à vous ce soir. Je compris alors que le rêve n'est jamais achevé, qu'il est plus riche d'émotions que la réalité ; qu'il renvoie le présent dans l'oubli enfoui du passé ; que ce passé peut ressurgir au creux de l'émotion la plus cachée ; que Monsieur Proust a bien eu raison de consacrer des nuits d'insomnie à nous révéler cela, à nous apprendre que la mémoire, avec le souvenir, déclenche des émotions qui font surgir les réminiscences et restituent du vivant au passé.

J'ai appris aussi le respect pour la chanson, même si parfois le texte prête à sourire, et l'indulgence pour l'oubli. C'était tout le sens de mon propos.